



En librairie

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

MOI, SCRIBE DE RACHID MOKHTARI

L'histoire d'un écrivain qui n'est nulle part chez lui

Dans *Moi, Scribe*, son cinquième roman publié aux éditions Chihab, Rachid Mokhtari poursuit son travail d'exploration de nouvelles voies scripturaires.

L'auteur s'ingénie à brouiller les pistes, entraînant le lecteur dans un tourbillon hallucinatoire propice à toutes les dérives oniriques.

L'écriture de l'imaginaire est un chantier infini, aussi vaste que le ciel où se meuvent les oiseaux de Rachid Mokhtari. Zaïna, l'un des personnages allégoriques du roman, à cette complainte, dans sa cantilène : «J'aime la furie des éléments ! Elégie du froid. Mes oiseaux sont nés du froid. Des cieus noirs, déchiquetés d'orages noirs. Ces oiseaux-là n'appartiennent à aucune saison. Observateurs, silencieux, comme pensifs. C'est moi, moi seule, leur saison, leur territoire. Ah! me diriez-vous, ce sont des oiseaux de malheur, des rapaces de légendes, de mauvais augure, des charognards qui me prennent pour proie. Ils raffolent de mes seins laiteux, auraient voulu piquer, le bec ouvert, sur mes yeux qui plaisent tant à Karim — Ka, est-tu mon vautour ?» Le vautour ! Symbole de la mort, de la régénération ; de la vigilance et de la protection aussi. L'emploi du symbolisme de

l'oiseau est surtout une exhortation, pour le lecteur, à voyager sans visa dans *Moi, Scribe*. Dans le passage cité ci-dessus, le romancier, comme le Petit Poucet, sème des cailloux : *Elégie du froid* est le titre de son premier roman publié en 2004 alors que Zaïna représentait le personnage de *l'Amante* (le troisième roman, paru en 2009).

Retour aussi au village mythique *Imaqar* (titre du deuxième volet de la trilogie, sorti en 2007), le cadre naturel où s'étire la brume élégiaque de *Moi, Scribe*.

Les saints de la montagne (Sidi L'hadj Amar, Sidi Mhand Amazit...), la rivière Rabta, les Aït Lakhert (la tribu des morts) reviennent également peupler ce dernier roman. Tout cela est porteur de sens et s'inscrit dans une logique de construction de l'altérité, de conservation de l'héritage ancestral et d'engagement dans une action de progrès.

Autant de symboles qui viennent rappeler la continuité et la richesse de l'œuvre romanesque de Rachid Mokhtari, œuvre qui s'exprime dans un espace temps mythique et synonyme de création, de libération de la pensée. Ce sont en même temps des repères, des panneaux indicateurs destinés à orienter le lecteur susceptible d'être dérouté par l'art sophistiqué de l'écrivain.



Cette fois encore, l'auteur artiste a représenté des éléments formels en perspective éclatée. Polyphonie, polytonalité, prosopopée, polygraphie, synchronie, discontinuité, caractères typographiques divers, etc, traduisent les nuances de l'œuvre et contribuent à produire un effet esthétique saisissant. Les techniques d'écriture, ainsi démultipliées, donnent une belle forme à l'ensemble. Une écriture en liberté, nullement exprimée dans un langage ésotérique ou pédant, mais dans un verbe poétique accessible à tous les sens. *Moi, Scribe* est la cinquième pièce métaphorique de Rachid Mokhtari, un auteur qui a le don du style et qui aime cultiver une esthétique de la transcendance, un art particulier du débordement littéraire. Tel un oiseau, cet art s'élève vers des territoires symboliques et spirituels féconds, riches d'interprétations multiples.

A chaque lecteur d'interpréter, en effet, à sa façon, la partition qui est sous ses yeux et si riche d'allégories, d'analogies, d'images, de symboles, d'allusions mythologiques, de nuances subtiles.

Le roman est composé de pièces en apparence dissemblables : situations instables pendulant entre l'extraordinaire et l'anodin, scènes vaudevillesques ou ubuesques alternant avec des illusions fictionnelles... En réalité, ces pièces sont découpées de sorte à s'emboîter exactement les une dans les autres. Et quand le tragi-comique et le récit parabolique sont en harmonie, c'est la réalité humaine dans toute sa complexité que découvre le lecteur. La note, en quatrième de couverture, donne déjà une idée de l'étrange voyage auquel invite le romancier : «Un scribe, le dernier de la race des lettrés vénérés, retranscrit dans un réduit qui lui sert de bureau, cherche dans sa mémoire les lettres qu'il écrivait,

adolescent, aux épouses d'émigrés, mais il est assailli par celles du Peuple de Disparus. Karim-Ka, un jeune reporter radio l'aide dans sa quête scripturaire macabre et le sollicite pour une relecture de sa pièce de théâtre loufoque qu'il veut voir adaptée sur les ondes. Entre le Scribe déclassé et le dramaturge amateur, une autre voix, celle de Zaïna, convoque ses oiseaux charognards qui dépècent les mots et leurs syntaxes...» La mémoire, les mots et les mondes qui mêlent et se télescopent.

Aussitôt la situation d'ouverture, les germes de divers conflits sont contenus dans la voix du Scribe : «Quelle est ma précieuse mission de Scribe dans ce pays sans pays, territoire vacant, retourné au paganisme. Copiste de palimpsestes, correcteur de pamphlets politiques, collecteur d'articles brûlants, cela ne sert qu'à amuser la galerie, à donner du grain à moudre à toute une faune d'affairistes, mâles et femelles (... Je suis le Scribe des perdants de l'Histoire, des taiseux, des politiciens, des sans-voix (...). C'est fini, elle est morte et enterrée cette saison de la cueillette des lettres, des olives, des regards, des cœurs, des passions. La fécondité du monde, avaient prédit les anciens, est signe de sa perte. Ainsi parlait «le scribe des temps révolus», figure allégorique d'une génération d'écrivains et d'intellectuels désenchantés, dont l'âge est «prétexte à camoufler l'impuissance» à produire du sens, des symboles et des œuvres porteuses de lumière. Lui, par exemple, n'a plus la force de collecter la «mémoire écrite», l'héritage des anciens ni même les doux souvenirs du monde de sa jeunesse. Karim-Ka pourrait-il prendre le relais ? Ah ! le passage de témoin.

Karim-Ka aime les oiseaux, il cherche à s'identifier à eux. Le Scribe : «Sa passion pour les êtres ailés apportait, à chacune de ses visites dans l'abri de fortune qui me sert de bureau et, pour ainsi dire, de centre d'archives et de recherches sur les victimes de la décennie noire, du Printemps noir, de toutes les noirceurs d'un pays sans pays, une bouffée d'oxygène revigorante. Il m'appelait tantôt Maître, tantôt «Scribe», me gratifiant de l'aura mystique que recèle ce mot oublié, démodé et prétentieux à l'heure des SMS, MMS, Facebook, Twitter...» Karim-Ka : «Tu le sais mieux que moi Scribe, l'oiseau n'est pas un gibier, mais une délivrance, une éternelle liberté (...). Dans ma pièce de théâtre, ce sont les rapaces, les charognards qui

gouvernent». Instance narratrice multiple avec, cette fois, la voix de Zaïna : «Mon avis sur la pièce ? Elle fait partie de ma propre histoire, les deux se télescopent (...). J'ai feuilleté le manuscrit, j'y découvre un côté moqueur. C'est étrange cette propension à la satire». Place maintenant à la pièce de Karim-Ka. *Le rideau se lève*. D'autres personnages, d'autres voix entrent en scène, en contrepoint, pour donner de la texture à la fable symbolique.

L'assemblée villageoise d'Imaqar est réunie sous l'autorité du Patriarche. Le Sage de la djemaâ annonce aux présents que la récolte d'huile tant attendue n'aura pas lieu. La faute à une étrange maladie affectant les oliviers. Mais le ver est déjà dans l'agora, avec la présence des militants et sympathisants du PPCL (Parti populaire pour le citoyen libre). Le sieur tikouk, maire de la contrée et premier responsable du parti, a entrepris un insidieux travail de phagocytose. Il faut savoir que le coucou (tikouk dans la langue locale) est un volatile «méditerranéen charpateur des sciences», également «le symbole de l'infidélité et des enfants d'un autre nid élevés dans un autre foyer». Quant à l'épouse de tikouk, elle est «la patronne crainte et vénérée des salons de coiffure pour dames». Il s'agit, ici, d'une parabole satirique, politique sur les démocrates des temps actuels. Ils sont liftés, manucurés, cosmétisés, fardés d'une modernité de salon et ils ont le don de la parole... Les oiseaux de *Moi, Scribe* se mettent alors à exécuter une sarabande folle, enragée. Celle de tous les dérèglements. Une sorte de «maladie féconde» affecte les êtres et les choses. Dans le ciel d'Imaqar, les oiseaux migrants, les huppés, les oiseaux majestueux, tels le faucon et l'aigle ont tous disparu. L'esprit humain est désormais la proie des rapaces et des charognards. L'olivier, cet arbre béni et symbole de l'homme universel, peut-il encore produire une huile divine source de lumière ? Les «oiseaux de chimère» de Zaïna (une allégorie de l'Algérie éternelle) sont pourtant bien là, à Imaqar comme ailleurs. «Mon cher scribe, mes oiseaux charognards te saluent !», dit Zaïna à la fin du roman. Elle s'adressait évidemment à l'écrivain algérien.

Hocine Tamou

Rachid Mokhtari, *Moi, Scribe*, Chihab Editions, Alger 2015, 230 pages, 900 DA.

LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

Travelling !

Par Kader Bakou

Silence, ça tourne ! C'était jeudi, au crépuscule, sur l'esplanade d'El Kettani à Bab El Oued. On tournait une scène de film. Des jeunes, garçons et filles, sont installés autour d'une table, avec la ville comme toile de fond.

Côté technique, chacun fait quelque chose.

Les projecteurs s'allument. Des photographes prennent des photos qu'ils vont ensuite voir avec le réalisateur et le directeur de la photographie.

Il faut beaucoup de caméras pour tourner une scène parfois de quelques minutes. D'autres comédiens attendent leur tour.

Les badauds sont sages. Les gens, peut-être, commencent à s'habituer aux tournages des films dans les rues d'Alger.

«Kawasaki est là, j'ai vu son ami», s'exclame un enfant, parmi les badauds. «Kawasaki» est le surnom du comédien Amine Boumédiène dans le film *Essaha* (La place) de Dahmane Ouzid.

Le gosse à raison, Amine Boumédiène et Karim Zenimi sont des amis inséparables dans la vie et à l'écran !

C'est vraiment compliqué de tourner une scène de quelques minutes (dans le film) et il faut aussi beaucoup de temps.

Le cinéphile, en fin de compte, est un veinard. Le tournage d'une action d'une durée d'une minute, coûte beaucoup plus cher que le prix du billet qu'il achète pour voir tout un film !

K. B.

bakoukader@yahoo.fr

Actucult

THÉÂTRE DE PLEIN-AIR HASNI-CHAKROUN (ORAN)

Mercredi 10 août à 22h 30 : Concert de l'artiste Djura.

THÉÂTRE DE PLEIN-AIR CASIF DE SIDI FREDJ (ALGER)

Jeudi 11 août à 22h 30 : Concert de l'artiste Djura.

EZZOU'ART GALERIE AU CENTRE COMMERCIAL & DE

LOISIRS DE BAB EZZOUAR (ALGER)

Jusqu'au 19 août : Exposition «Acte de la vie quotidienne» de l'artiste plasticien Abdellah Belhimer.

OPÉRA D'ALGER (OULED FAYET, ALGER)

Jusqu'au 9 août à 20h : L'ONCI, en collaboration avec Bemad Production, l'ENTV et l'ENRS organise un spectacle de la troupe

indienne, *Beyond Bollywood*.

GALERIE D'ARTS ASSELAH (39, RUE ASSELAH-HOCINE, ALGER-CENTRE)

Jusqu'au 11 août : Exposition de photographies «Le 5 Juillet vu par le peuple».

GALERIE D'ARTS AÏCHA-HADDAD (84, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)

Jusqu'au 11 août : Exposition de l'artiste peintre Bachir Toudji.

INSTITUT CULTUREL ITALIEN D'ALGER (EL-BIAR, ALGER)

L'Institut culturel italien d'Alger informe que les cours de langue italienne pour la session d'automne 2016-2017 débiteront le 15 septembre 2016.

Les inscriptions sont ouvertes dès maintenant auprès de l'IIC du dimanche au jeudi de 10h00 à 14h00. Une réduction des frais d'inscriptions est accordée aux

premiers dix inscrits. Pour plus d'information, contacter le 021 92 38 73 ou envoyer un e-mail à l'adresse: iicalgeri@esteri.it

MUSÉE D'ARTS MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER (RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER)

Jusqu'à la fin du mois d'août : Exposition «Genèse II, une collection qui s'agrandit» avec des œuvres de Issiakhem, Khadda, Chegrane, Mokrani, etc.